

Colette Chouraqui-Sepel

Réactions transférentielles

C'est avec le transfert que nous avons inauguré en 1999 à Rennes les Journées nationales des Forums du Champ lacanien et en 2003 à Paris le séminaire « Lacan en anglais ». C'est avec le transfert que nous poursuivons cette année le séminaire d'École. Tant il est vrai, comme Lacan le souligne la première année de son enseignement à Sainte-Anne, devant un public d'initiés et alors que paraît en français la série d'articles que Freud a consacrés, entre 1904 et 1915, à la *Technique psychanalytique*¹, que « le transfert, c'est le concept même de l'analyse, parce que c'est le temps de l'analyse² ». Dix ans plus tard et devant un public en partie novice, il en fait un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Enfin, le « Au commencement de la psychanalyse est le transfert, par la grâce du psychanalysant » de la proposition du 9 octobre 1967³ reprend en écho le « Au commencement de la psychanalyse fut l'amour » de 1960⁴.

« Le transfert : impasse et issues », nous est-il proposé. J'ai choisi de traiter de l'impasse, non pas directement de celle du transfert comme le titre général nous y invitait mais de l'une des impasses de la cure, de l'une des résistances qui s'opposent au maniement du transfert, à la direction de la cure. Freud appelle résistance ce qui arrête la parole analysante, l'association libre, ce qui résiste à la règle fondamentale et referme donc l'inconscient. Quand votre analysant se tait, vous pouvez être sûr qu'il pense à vous, remarque-t-il du temps de sa première topique. La résistance est alors l'amour de

1. S. Freud, *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 314.

3. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet I*, Paris, Seuil, 1968.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991.

transfert. Mais, une fois la deuxième topique mise en place, sa définition s'élargit. Là où l'analysant se tait se tient la pulsion.

En 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*⁵, il dénombre cinq résistances. Les trois premières, que nous désignerons par R1, R2, R3, relèvent du moi : la résistance de refoulement, la résistance de transfert, la résistance du symptôme ou bénéfice de la maladie. La quatrième, R4, est du ça, c'est la résistance de l'inconscient qui se manifeste par la compulsion de répétition. « La cinquième, celle du surmoi, est celle que nous avons reconnue la dernière, elle semble prendre racine dans le sentiment de culpabilité ou le besoin de punition s'opposant à tout succès, et par conséquent aussi à la guérison par l'analyse. » Freud ne cessera d'y revenir.

C'est à cette dernière résistance, R5, que je me suis intéressée, à cette butée coriace qui peut surgir un jour entre un analysant et un analyste, quels que soient la solidité de la formation et le savoir-faire de ce dernier. Le chemin parcouru jusque-là mène à une impasse. Toute impasse suppose pourtant une issue, qui se trouve être son entrée même, mais, pour l'apercevoir, un demi-tour est nécessaire. Or cette opération n'est simple qu'en théorie. Elle peut s'avérer en pratique difficile, voire impossible. Les deux protagonistes doivent pourtant s'en déprendre au moindre coût, sinon à profit, car ils risqueraient de s'y perdre.

La fiction de cette double perte a fait le succès d'un roman paru cet hiver. Son auteur, psychanalyste, a tenté d'imaginer ce qu'aurait pu être la quatrième et dernière analyse de Marilyn Monroe, son analyse hollywoodienne. Ralph Greenson, l'analyste de la star, véritable héros shakespearien, se retrouve prisonnier d'une cure qu'il imaginait mener. Aveuglé, il s'égare alors qu'il croyait innover. Cette caricature d'analyse, cette anti-analyse est cependant intéressante pour nous, car elle nous présente deux des cinq résistances freudiennes, celle que Freud a décrite en premier et celle qu'il n'a définie qu'en dernier, R1 et R5. L'analyste chevronné se met en tête d'être le sauveur de la petite fille triste qu'il a perçue derrière la jeune femme déjà un peu morte qui lui a été adressée, en lui offrant ce qu'elle n'a jamais eu, une famille, la sienne, et l'amour d'un père, lui-même. Il plonge tête baissée dans l'amour de transfert, l'amour

5. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1986, p. 88-89.

réparateur. La résistance est là de son côté. Et c'est au moment où il s'attend à un progrès, à une amélioration, car son analysante commence enfin, même si c'est d'une fort curieuse façon, à associer librement, à trouver les mots qui jusqu'alors lui faisaient défaut, que se produit la catastrophe. La résistance est là du côté de l'analysant. Freud l'appelle réaction thérapeutique négative et la définit pour la première fois en 1923, dans « Le moi et le ça ⁶ » : une résistance du patient à la guérison inexplicable par la théorie, ce qui va pousser Freud à théoriser plus avant, et ce sont ces élaborations que je vais en partie reprendre et suivre pas à pas.

En 1923, il l'impute à un sentiment de culpabilité inconscient, « expression psychologiquement incorrecte » qu'il propose de remplacer par besoin de punition.

Un an plus tard, il précise que ce besoin de punition relève du masochisme et plus précisément du masochisme moral, qui a son origine dans la partie de la pulsion de mort qui a évité de se tourner vers l'extérieur sous forme de destruction agressive ⁷.

En 1926, il note qu'au masochisme du moi s'ajoute la férocité, le sadisme du surmoi, ce qui rend cette résistance particulièrement coriace ⁸.

En 1932, dans la XXXII^e conférence, il revient sur le masochisme, primaire, plus ancien que le sadisme. Le désir masochiste participe de toute névrose. « Les personnes chez qui [il] est hyperpuissant se trahissent dans le traitement analytique par la réaction thérapeutique négative, si fâcheuse pour le pronostic ⁹. »

Quel pas de plus opère-t-il en 1937, dans « Analyse avec fin et analyse sans fin ¹⁰ » ? Il affine ce qu'il appelle les pulsions excessivement fortes, et donc réfractaires au domptage par l'analyse, ces pulsions qui ne visent aucun objet fixe, ou aucun autre objet que le sujet lui-même. Et Freud d'évoquer la trop grande mobilité ou la trop

6. S. Freud, « Le moi et le ça », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, PBP, 1988.

7. S. Freud, « Le problème économique du masochisme », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

8. S. Freud, cf. note 5.

9. S. Freud, « Angoisse et vie pulsionnelle », XXXII^e conférence dans *Les Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.

10. S. Freud, « Analyse avec fin et analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1992, p. 256-258.

grande viscosité de la libido, ainsi que les manifestations, dans la réaction thérapeutique négative, d'un masochisme immanent qui dérive de « l'originare pulsion de mort de la matière animée ». Ces résistances libidinales que Freud repère comme non localisables dans le moi ou le ça (il n'est plus question là du surmoi), où Thanatos l'emporte sur Éros, me semblent constituer là des impasses propres aux sujets incapables d'établir une relation d'objet. Dans ce même article, Freud invite ensuite les analystes à s'interroger dorénavant sur les obstacles à la guérison, quelle que soit la forme sous laquelle la résistance apparaît, « que ce soit ou non en tant que transfert importe peu ». On le voit donc, d'une certaine façon, les inviter à ne pas reculer devant les obstacles théoriques à l'analyse, dont la psychose.

Les résistances à l'analyse, la résistance thérapeutique négative en particulier, l'ont ainsi obligé à pousser toujours plus loin ses efforts de conceptualisation théorique (sentiment de culpabilité inconscient, besoin de punition, masochisme moral, masochisme immanent, pulsion de mort) mais sans en infléchir pour autant sa pratique.

Ce n'est pas le cas des analystes kleinien. Herbert Rosenfeld, confronté aux réactions thérapeutiques négatives des psychotiques qu'il prend en cure, en déduit que l'interprétation œdipienne du transfert mène dans ces cas à une impasse et qu'il faut donc l'abandonner ¹¹. Lacan avait déjà considéré qu'elle n'était plus de nos jours pertinente.

Que fait Lacan des résistances à l'analyse ? Il en déduit une pratique, une pratique de la pulsation, du battement de l'inconscient ¹². Il présente en 1964 les concepts freudiens fondamentaux comme des outils de saisie, d'approche du réel, indissociables. Ils forment à eux quatre un tout, mais ils doivent être présentés dans l'ordre logique suivant ¹³.

L'inconscient d'abord, qui dans un battement d'ouverture et de fermeture, montre la béance par où la névrose se raccorde à un réel.

11. H. Rosenfeld, *Impasse et interprétation*, Paris, PUF, 1990.

12. C. Soler, « L'interprétation en arrêt », *L'essai*, n°1, Département de psychanalyse de Paris VIII.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.

Appelons-le C1. Ce réel est inattractable, on ne peut que le rater, le manquer à chaque nouvel essai de saisie, d'où le deuxième concept, celui de la répétition, C2.

La répétition est répétition d'une rencontre toujours manquée avec l'objet toujours perdu.

Le transfert, troisième concept, C3, sert à conduire le sujet au cœur même de la répétition, c'est-à-dire vers la pulsion. Attardons-nous sur ce troisième concept fondamental, notre sujet de l'année. Ce qui occupe Lacan, c'est la fonction du transfert dans la praxis. D'où l'importance qu'il donne à la présence de l'analyste, à la nécessité irréductible de sa présence comme témoin, témoin non seulement de la pulsion de l'inconscient et de sa nature de perte mais de la schize même du sujet. Or l'ouverture supposée de l'inconscient de Marilyn dans la fiction romanesque que j'évoquais tout à l'heure se fait hors de la présence de l'analyste, face à un magnétophone ¹⁴.

Le transfert est résistance, fermeture de l'inconscient. L'analyste doit l'interpréter pour rouvrir l'inconscient, mais il ne peut l'interpréter qu'après qu'il s'est établi, il interprète le transfert grâce au transfert. Le transfert est ainsi un nœud.

L'analyste selon Lacan se doit donc, par sa présence et par son intervention, par son acte dira-t-il plus tard, de rappeler que l'inconscient, désir de l'Autre, est au-dehors. En quoi consiste alors l'interprétation du transfert ? Si l'inconscient est ce qui se referme dès que ça s'est ouvert, si la répétition est répétition par rapport à quelque chose de toujours manqué, alors le transfert, s'il est répétition, ne sera que répétition de ce même ratage. Le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient et la réalité de l'inconscient est sexuelle. Dans le transfert s'inscrit le poids de la réalité sexuelle, de l'interdit sexuel et du désir. Non pas celui de l'analysant, nous dit Lacan dans ce séminaire, mais celui de l'analyste. Le désir de l'analyste est l'autre issue conceptuelle lacanienne, après celle du sujet supposé savoir, à l'impasse transférentielle.

Le quatrième concept, C4, est la pulsion, qui fait le tour de l'objet perdu, au cœur de la répétition. La pulsion a deux faces, l'une présentifie la sexualité dans l'inconscient, l'autre représente, dans son essence, la mort.

14. M. Schneider, *Marilyn, dernières séances*, Paris, Grasset, 2006.

Ainsi, les quatre concepts fondamentaux selon Lacan peuvent se déduire des cinq résistances à l'ouverture de l'inconscient selon Freud, ce que je n'aurais pu formuler avant d'entreprendre ce petit travail de recherche sur la résistance thérapeutique négative, et qui m'a paru valoir la peine de vous être rapporté. C1 et C2 renvoient à R4, C3 à R2 et C4 à R5.

Revenons pour conclure sur l'impasse que constitue le masochisme. Le masochisme se situe dans le champ de la pulsion de mort, de la répétition et de la réaction thérapeutique négative, celui où l'acte analytique rencontre sa difficulté la plus grande. La jouissance masochiste peut-elle laisser la place au désir ? *That is the question*. Elle ne peut s'étudier qu'au cas par cas. La réponse à l'impasse du masochisme s'entend peut-être dans le témoignage de passe de certains. Tout comme la réaction thérapeutique négative, la passe est à considérer comme une réaction transférentielle, une des issues possibles à l'impasse transférentielle. Finalement, ne pourrait-on pas dire, en forçant un peu les choses, que le transfert, mise en acte de la réalité de l'inconscient, est un outil qui vise l'impasse, l'impasse nécessaire pour qu'apparaisse l'issue, impasse qui produit une discontinuité, un temps d'arrêt dans ce qui jusqu'alors tournait trop rond, ronronnait ? Je précise : le but d'une analyse n'est-il pas d'obliger un sujet à aller jusqu'au bout de la logique de son désir inconscient ? Et si a, l'objet fantasmatique après lequel il court et qu'il croit pouvoir attraper, le mène non seulement en bateau mais à l'impasse, c'est encore a, objet cause du désir, qui se tient derrière lui quand, ayant opéré son demi-tour, il se retrouve face à son entrée qui devient alors sa sortie.